

Olivier ROLIN  
SOUDAN, EXTÉRIEUR NUIT

Dépaysement serait un terme trop faible. C'est une stupeur égarée qui saisit d'abord à la vue des photographies de Juliette Agnel. Quel est ce monde qu'elles nous donnent à entrapercevoir? Est-on au fond de la mer, et alors ces ruines noyées de nuit, ces colonnes, ces pyramides émergeant des douces courbes du sable, seraient les vestiges de l'Atlantide? Est-on sur une planète lointaine dévastée par quelque guerre des mondes, et parmi les astres qui brillent dans le ciel noir il y aurait notre Terre? Est-on à bord du Nautilus, d'un vaisseau spatial? Anywhere out of the world, là où l'on peut, selon Baudelaire, «prendre de longs bains de ténèbres»? Mais non, ce monde entrevu comme dans les images d'un somptueux cauchemar, c'est le pays qui se dit en arabe bilad as-Soudan, le pays des Noirs, et que voici devenu, sur ces photographies énigmatiques, le pays du noir. On reconnaît les pyramides de Méroé, d'autres sites archéologiques dont je ne suis pas sûr, Djebel Barkal, Musawwarat, Old Dongola peut-être? Posées sur le sol comme l'obus géant de De la Terre à la Lune, des qubbas, cloches de terre qui sont des tombes.

La nuit, propice aux songes, à la suspension du Temps, convient au Soudan. Pas seulement pour de triviales raisons climatiques -c'est le seul moment où il fasse frais, et même parfois froid. Mais parce que les civilisations de ce pays semblent appartenir, par certains de leurs traits, au monde du rêve. Le Soudan a été une machine à remonter le Temps. Le royaume de Méroé, pendant sept siècles, emprunte beaucoup aux civilisations des anciennes dynasties de l'Égypte quand celle-ci est désormais grecque puis romaine. On pourrait dire (que les savants me pardonnent cette approximation poétique) que le Soudan est alors une sorte d'Égypte anachronique et rêvée. Les rois ou reines de Méroé se targuent d'être des pharaons (les fameux «pharaons noirs») quand les successeurs d'Alexandre puis les Césars règnent au nord. Et cette fascinante aberration se reproduit, différente, quand les royaumes médiévaux, Alodia, Makouria, christianisés par Constantinople, survivent pendant près d'un millénaire, avec leurs rites, leur art religieux évoquant, pour le profane, celui du monde byzantin, leur usage de la langue grecque, au sein d'un espace géographique que l'islam domine sans partage. La merveilleuse Sainte Anne aux yeux immenses, aux lèvres barrées par un long doigt pensif, qu'un artiste inconnu peignit au VIII<sup>e</sup> siècle sur les murs de la cathédrale de Faras (un site noyé à présent sous les eaux du barrage d'Assouan), en est la plus touchante image.

La ville même de Méroé, on la crut longtemps fabuleuse jusqu'à ce que le voyageur français Frédéric Caillaud la redécouvre en 1821, dix-huit siècles après que l'eut traversée une petite expédition envoyée par Néron, qu'évoquent Sénèque et Pline. La langue dont les cavalcades de caractères cursifs, penchés vers la gauche comme par un vent de sable, griffent les stèles des bords du Nil, il serait exagéré de la dire inconnue, puisqu'on en lit les signes et qu'on en comprend quelques dizaines de mots, mais enfin elle est encore très majoritairement enveloppée de mystère. Je me souviens d'avoir écouté l'un de ses grands déchiffreurs, Claude Rilly, un géant débonnaire et modeste, comme il sied aux savants, linguiste, philologue, archéologue, m'épeler et me traduire la stèle funéraire d'une noble dame de Sedeinga, et ce moment reste un de ceux de ma vie où j'ai éprouvé le plus vivement l'admiration qu'on doit au profond savoir désintéressé.

La nuit, donc. La nuit des nocturnes de Whistler. Le songe, les espaces imaginaires, les cités englouties, les villes invisibles de Calvino. La tête de cheval aux yeux phosphorescents du «Cauchemar» de Füssli. Le «monde lointain, absent, presque défunt» que Baudelaire devine dans la chevelure bleue d'une femme. Les langues disparues. C'est tout cet imaginaire que réveillent en moi les étranges photos de Juliette Agnel. Et puis tout de même, comme j'ai pas mal fréquenté ce pays que j'aime, je ne puis m'empêcher, loin de ces rêveries, et même si c'est un peu déplacé ici, de saluer pour finir un peuple qui vient -on l'espère tout au moins- de se libérer au prix du sang de la nuit d'une dictature. Car il y a au Soudan des êtres vivants, aussi, dans la violente lumière du désert et l'espoir d'un temps où l'avenir existe.